

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La littérature de voyage

Réjean Beaudoin

Volume 34, Number 1 (199), February 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1992). Review of [La littérature de voyage]. *Liberté*, 34(1), 156–162.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

LA LITTÉRATURE DE VOYAGE

*Lisez nos voyageurs, tous savants, comme on sait,
et surtout point menteurs.*

Louis-Gabriel Bourdon, *Voyage d'Amérique*,
1786¹

Les grands travaux d'érudition en littérature québécoise sont commencés. L'édition critique des œuvres importantes, l'histoire littéraire et la recherche thématique suscitent des projets d'envergure auxquels travaillent des groupes subventionnés dans plusieurs universités. Dans le domaine littéraire, la critique savante s'est pliée au modèle des sciences en privilégiant la coordination d'équipes multidisciplinaires. Les chercheurs isolés appartiennent à une espèce menacée. C'est pourquoi il est d'autant plus remarquable de trouver le résultat d'une vaste entreprise critique assumée par un auteur solitaire. Pierre Berthiaume a publié récemment une étude des récits de voyage: *L'aventure américaine au XVIII^e siècle. Du voyage à l'écriture*. De la découverte du Nouveau Monde à l'exotisme romanesque mis à l'honneur par Chateaubriand, c'est toute une tradition littéraire qui s'élabore: le genre tient à la fois de la correspondance administrative et du rapport scientifique. Le sujet

1. Cité par Pierre Berthiaume, *L'aventure américaine au XVIII^e siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 182.

est d'un vif intérêt pour les origines de la littérature québécoise, puisque celle-ci, malgré ses ruptures fracassantes, sort à peine d'une aventure dont l'histoire est inscrite dans les journaux de navigation et les lettres des missionnaires.

Pierre Berthiaume met à jour un dossier considérable dans cet ouvrage. La bibliographie comprend à elle seule quelque 750 titres. Les documents reproduits (manuscripts, cartes, gravures) agrémentent la lecture et insinuent une part de rêve dont l'apport n'est pas négligeable dans la sévérité de ce corpus. Mais la rigueur de l'analyse n'exclut nullement le plaisir de la découverte et c'est bien l'enivrement des expéditions au Nouveau Continent qui anime ce gros livre, pourtant bourré de savoir jusqu'aux marges. La mise en page est conçue pour servir la lisibilité de l'apparat critique et l'éditeur a su concilier avec élégance les exigences souvent peu compatibles de la lecture et de l'érudition.

Avant d'ouvrir ce volume, les mots «récit de voyage» me rappelaient vaguement les *Relations* des Jésuites, les *Dialogues* de Lahontan et certains contes de Voltaire. Je n'ignorais pas ce que le roman² en a tiré depuis *Manon Lescaut* et *Les Aventures de Robinson Crusoë* jusqu'à Jules Verne, mais j'étais loin de soupçonner que des générations de marins inconnus, pendant un siècle et demi, ont préparé l'émergence de cette littérature dans leurs livres de bord. Savais-je même que la relation de voyage constituait un genre au XVIII^e siècle, avec sa rhétorique et son code particuliers? Il est assez fascinant de voir surgir cette forme narrative au fil des archives passées au crible par Pierre Berthiaume.

De la fin du XVII^e siècle jusqu'à la Révolution, plusieurs ordonnances royales sont émises pour imposer aux

2. «Forme dégradée des relations de voyage, les romans, fondés ou non sur des expériences réelles, en constituent une espèce de sublimation et ils témoignent d'une modification du rapport des Français à l'Amérique et, à tout prendre, des conséquences du traité de Paris qui leur a retiré une grande partie de leurs colonies.» *Ibid.*, p. 13.

officiers l'obligation de remettre leur journal de mer aux autorités et d'en faire la rédaction selon un modèle établi par le ministère de la Marine. L'État multiplie ses efforts pour centraliser et pour contrôler les informations provenant du trafic entre la métropole et les colonies. L'opération répond à des objectifs administratifs, commerciaux, militaires et scientifiques, sans compter les avantages dont peut profiter la formation des navigateurs de métier. En dépit de tant d'excellentes raisons, les marins résistent à la pression croissante de la cour. Jaloux de leur indépendance légendaire et des pratiques inhérentes à leur savoir-faire, les gens de mer font la sourde oreille. Il faut dire que les exigences des fonctionnaires royaux sont de plus en plus techniques et prennent l'allure d'une occupation bureaucratique à temps complet. Les nécessités de la manœuvre sur des bâtiments qui exigent toute la force de travail de l'équipage expliquent peut-être le peu de zèle des voyageurs. Le problème ne se résoudra qu'en 1771, par l'imposition d'un journal pré-imprimé, l'équivalent d'un formulaire à espaces blancs que chaque officier doit remplir. Ainsi s'accomplit la fonctionnarisation du vieux journal de mer transformé en colonnes de chiffres à l'usage des cabinets ministériels. La narration en a été chassée par des données quantifiables que compile une armée de géographes, cartographes, spécialistes de l'hydrographie, etc.

Nous voici donc aux antipodes de la littérature et au seuil de la science. L'administration prend la chose très au sérieux. Au cours du XVIII^e siècle, le voyage en mer passe des gens d'épée aux gens de plume, c'est-à-dire aux fonctionnaires royaux. Tous ces journaux de navigation sont des documents manuscrits. Il n'est pas question de les confier à l'imprimerie, parce que leur contenu est jugé d'une importance stratégique par le pouvoir qui les sollicite, les analyse, définit leur forme et en tire une masse d'informations. «Le discours produit par les journaux de navigation paraît doublement codé. Par les exigences administratives qui

appellent les informations, par les nécessités techniques de la manœuvre qui imposent un langage chiffré³.» La conclusion de l'opération est instructive:

Mais contraindre le discours, c'est aussi, et peut-être surtout, imposer un mode de pensée et, partant, une conduite. (...) Victoire des mathématiques sur le discours, victoire aussi de la plume sur l'épée, le modèle de journal de 1793 soumet définitivement le discours des marins aux impératifs administratifs de l'État, en plus de leur imposer un mode de pensée inspiré des traités de géographie et de cartographie⁴.

À côté de ces journaux de mer viennent les journaux de terre ou rapports d'exploration, dans lesquels les chargés de mission en pays lointain rendent compte de leur expédition. Comme les registres nautiques, ces écrits sont d'une sécheresse commandée par la fonction qu'ils remplissent, mais ils n'en constituent pas moins une étape décisive vers la relation de voyage. Ordinairement basés sur les notes hâtives d'un journal de route, ces rapports sont rédigés au retour, à l'aide des observations du voyageur. Le décalage temporel entre l'expérience vécue sur le terrain et sa mise en forme par l'écriture est un facteur déterminant dans la transformation du langage chiffré en discours littéraire. Cette fois, le rédacteur ne peut éviter le recours à la narration. Souvent aussi, ces récits sont destinés à la publication. La traduction du journal manuscrit en rapport de mission amène une modification du code où se reconnaît l'apparition de la littérature: «si les faits narrés appartiennent au journal, leur coordination relève du domaine explicatif, pour tout dire du domaine littéraire, qui transforme leur

3. *Ibid.*, p. 95.

4. *Ibid.*, p. 51.

juxtaposition initiale en constellation significative inscrite dans la trame de l'histoire et ajoutée après coup⁵».

La relation de voyage pose d'abord un problème de définition. Disons, pour simplifier, qu'il s'agit du genre littéraire issu des différentes pratiques «écrivantes» dont il vient d'être question: journaux de navigation, rapports de mission, lettres de voyageurs. Mais il faut ajouter que le trait distinctif de cette forme littéraire lui vient de l'esprit des Lumières: «En effet, au XVIII^e siècle, les relations de voyage témoignent de la volonté d'assumer la totalité du monde américain, d'en prendre possession, en plus de cultiver chez le voyageur une certaine propension à se raconter⁶.» Ce qui importe ici, c'est la relation entre savoir et expérience personnelle. Les voyages de Lahontan et de Charlevoix en Nouvelle-France, par exemple, sont des thèses de philosophes, bien plus que des relevés d'itinéraires. La rhétorique des relations de voyage relève du postulat d'une nature accessible à la raison et réductible au langage. Le relationniste prétend soumettre entièrement son discours au respect de la vérité et il ne doute jamais qu'elle ne réponde à l'ordonnance de son récit, pour peu que celui-ci reste fidèle aux règles de la logique et aux lois de l'observation. De là viennent les discours historiques, les tableaux descriptifs et les curiosités encyclopédiques qui envahissent la prose des voyageurs. Ceux-ci visent tous à contribuer au progrès universel des Lumières, quel que soit l'objet particulier de leur périple. L'univers est conçu sur le modèle du Grand Horloger et chaque espèce, chaque coin de terre, chaque coutume d'un peuple isolé doit trouver sa place dans l'économie générale de la Création où rien n'est sans raison.

L'histoire de la sensibilité littéraire et des formes modernes de l'écriture a beaucoup à apprendre de cette

5. *Ibid.*, p. 129.

6. *Ibid.*, p. 169.

enquête qui met en jeu les rapports de l'expression et de la description, de la présence personnelle et de l'objectivité du narrateur, sans oublier l'apparition du réalisme. Ces questions formelles sont étroitement liées à l'évolution de l'épistémologie qui fonde l'ambition rationaliste du XVIII^e siècle: d'abord naïvement convaincu d'atteindre la vérité en levant l'hypothèque métaphysique qui pèse sur un monde voilé par l'obscurantisme religieux, la position philosophique se heurte bientôt au nœud résistant que constitue la différence de l'Autre, dans la présence de l'Amérindien ou du Noir. Là-dessus, la pensée laïque des philosophes n'arrive qu'à reposer en d'autres termes les anciennes contradictions du christianisme missiologique incarné par l'apostolat des Jésuites: le «bon Sauvage» confirme une opposition entre la nature et la société, là où les Pères voyaient plutôt le divorce de la nature et de la grâce. De l'évangélisation des infidèles à l'humanisme colonisateur, la solution de continuité fait défaut. En somme, la littérature de voyage, dans sa totalité, n'est que la construction gigantesque d'une fiction: «Pour dire crûment les choses, l'aventure n'est que littéraire et tout voyage n'est jamais que l'itinéraire d'un discours balisé par un code et hypothéqué au départ par la forme même de celui-ci. (...) À vrai dire, la seule réalité du voyage, fût-il "scientifique", se trouve dans le discours qui transforme le monde en littérature⁷.»

Tout cela est passionnant et *L'aventure américaine au XVIII^e siècle* parvient à ranimer une bibliothèque condamnée depuis la victoire décisive du romancier sur la totalité de l'espace littéraire. Mais l'hégémonie du roman dans la République des Lettres était-elle prévisible avant Balzac, Stendhal et Flaubert? Plusieurs pistes s'ouvrent à la recherche et à la pensée dans le foisonnement des documents, où

7. *Ibid.*, p. 382.

le propos de Pierre Berthiaume a le mérite de ne jamais s'empêtrer. Il sait préserver la cohérence de son exposé à la fois clair et nuancé. La composition de l'ouvrage, les divisions qu'il introduit dans une masse de textes dont les affinités ou les clivages ne sont pas toujours évidents, la belle ordonnance des notes et leur inépuisable richesse didactique, tout cela a de quoi combler l'appétit insatiable des spécialistes. Mais là n'est pas la raison de l'intérêt que j'y ai pris. Le meilleur de la démarche du chercheur, selon moi, vient de son point de vue implicite, qui ne s'encombre pas des grandes pompes méthodologiques. Il préfère procéder efficacement à la narration de son objet strictement délimité et consciencieusement reconnu. Tout l'enjeu du livre tient, selon moi, à la jonction du roman et du sous-genre qu'est devenu le voyage littéraire. Pierre Berthiaume verse un fonds considérable à la connaissance de cette mystérieuse mutation.